

MOTION

Par Wahaso
Achevé le 19 avril 2008

Le directeur de la banque invite la femme à le suivre dans son bureau effleurant la douce cambrure de son dos. Elle est jeune, belle, son tailleur beige et son chignon roux la vieillissent un peu, ses 24 ans en paraissent 30, sans toutefois la durcir. Le directeur est sous le charme, même s'il sait qu'il perd une cliente. « Nous avons préparé votre argent, c'est une grosse somme. ». Elle sourit en prenant le sac tendu afin de le mettre dans le sien. « Je sais, c'est pourquoi je ne recompterais pas. ». Un rire tendu fait place au silence précédant la prise de congé. Elle se lève, réajuste sa jupe, ferme sa veste et sort. Elle monte dans sa voiture et quitte la ville. Loin des bâtiments, elle défait d'un geste nerveux son chignon, laissant retomber librement ses cheveux. Soupier de soulagement, musique... Six mois qu'elle supporte ce gros con. Ce fut plus difficile que prévu. Elle sourit en pensant à la tête qu'il fera quand il retrouvera la maison vide ce soir.

Maintenant, il faut récupérer l'ancienne et fidèle voiture. Elle l'a laissée dans un village proche après sa dernière arnaque. Dans un bois, elle abandonne la voiture achetée par son désormais ex et se change : jean, basket, quoi de plus confortable ? Adieu joli tailleur.... Son prochain coup, elle le fera dans un style plus « relax ». C'est sûr, cette fois, elle a de quoi subsister un bon moment, il avait emprunté de quoi acheter un bateau. Un gros bateau, pas une barque... « J'aime pas les bateaux » s'écrie-t-elle avant de partir dans un éclat de rire. Elle met ses cd dans son gros sac, l'endosse et prend la direction du village. Deux kilomètres, ça se fait bien « avec mes belles baskets ! ».

Après cette marche, en sueur, elle rejoint sa voiture. Elle a loué un garage chez un couple de retraités. Ils l'invitent à prendre une collation : thé et petits gâteaux, charmantes personnes. Ensuite elle reprend sa route, direction l'est. Le Maine-et-Loire, c'est sympa mais il est temps de bouger. Elle roule quelques heures, s'arrête dans une banque en cours d'après-midi pour déposer une partie de la somme récupérée dans la matinée, parcourt un commerce afin de se ravitailler et acheter une coloration, un nouveau mobile a carte et quelques vêtements : elle sera brune et son nouveau style coloré et froufrouteux.

Depuis la mort de ses parents dans un accident à l'aube de ses quinze ans, elle se débrouille seule. Quand la police est venue la chercher pour lui annoncer la nouvelle son monde s'est effondré. Mais « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », et sa vie a fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Après avoir fugué des divers foyers dans lesquels elle était placée, elle voguait entre zone et communauté, de bras tendres en bras violents, de drogues douces en drogues dures.... Jusqu'à la majorité : plus besoin de se cacher. Vu ce qu'elle lui avait fait jusqu'à présent subir, elle s'est mise à profiter de la gente masculine, usant de ruses de plus en plus élaborées, avec faux papiers et identités travaillées. Dès lors, son prénom Sophie ne fut plus utilisé qu'en de très rares occasions.

La nuit est tombée depuis un bon moment quand elle arrive à l'hôtel. Une bonne nuit de sommeil l'attend.

Au petit matin, un rayon de soleil taquin lui chatouille la joue pour la réveiller. Dès aujourd'hui, elle sera Déborah. Mais avant de le devenir complètement, il lui faut trouver un garage où entreposer la voiture. La recherche dans les petites annonces est fructueuse, en se rendant chez ce nouveau loueur de garage, elle en profite pour s'arrêter dans une banque déposer du liquide. Elle a cinq comptes en tout, à son nom véritable, dans différents établissements. D'ici quelques années elle aura amassé suffisamment pour « prendre sa retraite ». En attendant, en piste !

Le brun lui va bien, il a couvert entièrement le roux. Elle travaille sa gestuelle, virevolte dans sa robe fleurie à volants, se maquille en conséquence et sort. Au programme, restaurant gastronomique pas trop loin de l'hôtel.

D'un œil affûte, elle fait ses repérages. Un homme seul lui lance des regards furtifs, auxquels elle répond par de discrets sourires. Il fini par se lever et lui propose un verre. « J'en serai ravie. Asseyez-vous. ». Il s'exécute et interpelle le serveur, prend un Cognac, elle un café. Ce choix interpelle l'homme qui se garde de tout commentaire.

Son prénom ? Léopold, courtier en assurances, divorcé, sans enfant, propriétaire et il aime le squash. Sophie se rend vite compte qu'il est intelligent, fin, gentil, et cet humour !...

Au moment de se quitter, il lui demande « Déborah, je souhaiterais vous revoir ???? » Au-delà de tout calcul, le corps de la jeune femme s'emballe. Elle balbutie « Avec plaisir, j'ai votre carte, je vous appelle. »

Une fois dans sa chambre, Sophie a du mal à se remettre de ses émotions. En général ses proies l'indiffèrent. Et là, elle veut le revoir, et vite. Ça risque de compromettre ses plans. Avec le temps, l'émotion passera, se dit-elle.

Ils se revoient plusieurs fois, jusqu'au moment fatidique du premier baiser. La tension que Sophie ressent l'instant précédent le dépôt du baiser, la fièvre qui s'empare d'elle lorsqu'il l'embrasse, 'Qu'il embrasse bien... », Ses jambes qui ne la portent plus, lui étaient jusqu'à présent inconnues. Son corps veut plus. Elle voudrait que ça ne s'arrête pas. Un nœud lui serre les entrailles en voyant Léo partir. Marcher jusqu'à l'hôtel lui fait le plus grand bien. Ils ont convenu de se retrouver dans trois jours, chez lui.

« Mais qu'est-ce que tu fais grande cruche ! » clame-t-elle a son reflet dans le miroir. Sous la douche, elle n'a de cesse de penser à son bel Adonis, en s'endormant, au réveil, et chaque minute passée loin de lui.... Ce trouble, elle en est sûre, passera après quelques semaines.

Trois jours se sont écoulés. Sophie attend sous la pluie qu'il vienne la chercher. Elle est trempée, il est en retard. « Ah ça, c'est bon, ça m'aidera à le détester ce con ! » essaie-t-elle de se convaincre. Seulement, lorsqu'elle reconnaît la voiture attendue, sa joie est telle qu'elle virevolte jusqu'au siège passager, souriant béatement en écoutant l'explication du retard. « Je goûte sur ton cuir » dit-elle. « Ouh, patience ! » lui répond-il en riant. Sophie rougit si fort qu'il lui semble que bientôt l'eau va se changer en vapeur.

La maison est superbe, le jardin est superbe, le chien est superbe, la déco est superbe, le nuage qui la transporte est superbe... « Redescends grosse tarte ! » se murmure-t-elle.

Léo lui apporte une serviette et repart faire du café. « A moins que tu ne préfère un whisky ? ». « Non merci, café, parfait. ». Elle s'essuie les cheveux et regarde quelques tableaux d'art singulier en attendant. En plus il a du goût...

Le café lui fait du bien, mais la promenade de baisers que Léo vient d'entamer sur son corps est beaucoup plus efficace.

Ils s'embrassent. Les mains découvrent des passages au milieu du textile, la peau réclame la peau, les vêtements volent, il s'attarde sur ses seins, elle ondule sous lui, sent l'effet qu'elle lui fait. Il a glissé ses doigts entre les cuisses brûlantes et découvre son vagin. Le ventre de Sophie devient un brasier, un soupir de plaisir s'échappe, elle se cambre, il lui en donne plus, s'amuse de la voir jouir. Elle retourne la situation, le met sur lui, lui mordille le torse avec gourmandise, descend sur son ventre puis prend le phallus en bouche... Après ces préliminaires, s'en suit une nuit torride.

Une semaine après, elle emménage chez lui. Un mois après, il lui propose de se fiancer. Elle est tellement bien avec lui... Et pourtant, elle a la conviction qu'un jour, ça n'ira plus, il regardera les autres femmes et le champ de leurs conversations se bornera aux banalités quotidiennes. De plus, il est tellement curieux

de son absence de famille. Elle est bien avec lui. Mais elle va bientôt partir. Comme d'habitude elle se fixe une date : dans deux mois. La raison de l'emprunt : de somptueuses fiançailles.

Léo passe beaucoup de temps au travail, le soir, il tombe de fatigue. Sophie essaie vainement de s'en détacher mais dès qu'il rentre, son corps appelle son corps. Elle le bichonne son homme, surtout que bientôt, elle ne pourra plus...

Il lui cède tout, les fiançailles prenant l'allure d'un mariage. Elle se renseigne a chaque opération, chaque commande « en cas de désistement quel est le délai max pour décommander ? ». En fonction des réponses, elle décide de modifier la date de son départ : une semaine plus tôt, ça laissera le temps à Léopold le temps d'annuler et ainsi ne pas se sur endetter. « Quelle bonne âme » lui glisse ironiquement sa conscience.

Sophie est mal à l'aise devant ces films mièvres qui traitent de tromperie... Heureusement, il préfère les comédies et la fiction. Même à ce niveau il a d'excellents goûts.

L'échéance approche. Tout se passa magnifiquement bien : prêt obtenu, procuration avec.

La veille, elle ne décolle pas son Léo. Son excitation est telle que malgré la fatigue, l'homme lui offre sa plus belle érection. Ses mains s'emparent du corps fiévreux, une longue danse frénétique et bestiale est entamée par les amants qui perdent toute notion de l'être, l'avoir, l'avoir été... Il s'endort ensuite, épuisé, relaxé. Elle pleure doucement, contre son dos.

Le lendemain, il la réveille avec un café et devant la tête bouffie de sa belle, éclate de rire « Ben dis donc, je te fais de l'effet !! Vu ta tête, je me demande si je ne devrai pas m'abstenir ! ». Sophie ne peut retenir ses larmes. Léo est tout décontenancé « Déborah ? Que se passe-t-il ? » Après quelques sanglots saccadés, elle arrive à sourire : « t'en fais pas chéri, se sont les hormones... ». Il reste dubitatif, mais s'abstient de tout commentaire. Il se contente de l'enlacer tendrement. Elle s'accroche éperdument à lui, commence à le caresser en pressant sa poitrine contre son torse. « Je vais être en retard, mon amour » objecte-t-il doucement. « T'es même pas convaincu » répond-elle en riant, sans le lâcher. Heureux de la voir de nouveau souriante, ravi de ses caresses, il se laisse aller.

Une heure après, il s'en va, en retard.

Elle sort de la douche, s'habille, laisse un mot « Au revoir, je t'aime » et part. Encore une fois le banquier ne fait pas d'histoire, ni ne pose de question au retrait pourtant conséquent. Elle récupère sa voiture et prend la route, complètement abasourdie.

Elle roule pendant des heures, fume, mange, bois et fait le plein sans même y penser, sous le choc. Ce n'est qu'une fois à son nouvel hôtel qu'elle se laisse aller à pleurer.

Pendant une semaine, elle ne fait que pleurer et regarder vaguement la télé.

Un jour, elle décide enfin de sortir de cet état et de l'hôtel par la même occasion. Elle se rend directement chez le coiffeur. Cheveux blonds et courts pour devenir Olga.

En Dordogne, Olga séduit ce vieux croûton de Roger Dupuis, fêru de cuir, lacets et autres gadgets cloutés.

L'Ardèche lui permis de plumer un poulet : le jeune policier Henri Vermont ne lui laissa pourtant qu'un maigre tribu...

Dans le Jura, elle se jura de ne plus s'attaquer aux moustachus : trop de souffrances pour son mont de Venus.

André Bourquessan, de la Vienne, la dupa en mourant prématurément.

Deux ans et demi qu'elle a quitté Léopold, avec regrets. Elle se déteste et cette pseudo prostitution, elle ne la supporte plus, mais continue... Les hommes qui ont si souvent abusé d'elle, avec violence, durant son adolescence, l'ont menée sur cette voix. Elle se rend bien compte aujourd'hui qu'ils lui auront doublement pourri la vie. Maintenant, elle erre, arnaquant par habitude, pour passer le temps, désœuvrée...

En ce jeudi automnal, alors qu'elle fait le plein, à la station, un homme la fixe intensément. Elle a le sentiment de l'avoir déjà vu. Pourtant la dernière fois qu'elle s'est arrêtée dans la Sarthe, il y a plus de cinq ans, elle se souvient avoir arnaqué un vieux gripsou pervers d'au moins 20 ans l'ainé de ce mateur.

Sophie se sent bien dans sa voiture. C'est étrange, c'est le seul endroit où elle se sente vraiment chez elle. En même temps, c'est un peu la vérité.... D'ailleurs il va falloir en changer. Encore un hôtel. Ereintée, elle s'endort comme un bébé.

Quelle surprise l'attend le lendemain en sortant de l'hôtel ! Les quatre pneus crevés. Obligée d'appeler une dépanneuse. En attendant que son auto soit réparée, elle va boire un café. De l'intérieur elle regarde la rue, évasivement... Quand son regard s'arrête sur une voiture verte. Au volant, l'homme chelou mateur. Ça ne peut pas être une coïncidence : il la fixe encore. Inquiétant. Il part. Ouf...

Ses pneus changés, l'intervention payée, elle repart vers l'hôtel, s'arrêtant faire les boutiques dans un centre commercial. Au détour d'un rayon, elle tombe nez à nez avec le bonhomme. La colère s'empare d'elle.

« Non mais vous allez me lâcher à la fin ?! Qu'est-ce que vous me voulez ? »

L'homme prend un air surpris « Excusez-moi madame, que vous arrive-t-il ? ». Sophie, hystérique, hurle « FOUTEZ MOI LA PAIX ! FOUTEZ-MOI LA PAIX AVEC VOS CONNERIES ! ». Un homme de la sécurité arrive et les interpelle. Les tentatives d'explication données par Sophie sont vaines : son hystérie lui porte tort. Vexée, atterrée, elle sort du magasin et se rend directement à l'hôtel.

Le soir, elle dîne dans un restaurant, tendue. En sortant, elle se sent suivie. Avant qu'elle ait le temps de se retourner, elle se sent attrapée et une odeur étrange la plonge dans un profond sommeil.

Ouh, mal à la tête.... Ensuquée...

« Où suis-je ? » gémit Sophie en ouvrant difficilement les yeux. Autour d'elle, l'obscurité. Bien qu'à moitié dans les vaps, elle sent l'humidité de la pièce. Elle veut se frotter les yeux son poignet, engourdi, est attaché. Enchaînée ! Mais qu'est-ce que c'est que ce délire !?

Petit à petit, elle retrouve ses esprits, se souvient, s'interroge. Qui est cet homme ? Assurément, elle ne le connaît pas. Elle se retrouve là, sur un vieux matelas à ressorts qui pue le moisi, poignet droit et cheville gauche enchaînés aux montants du lit en métal. Elle a faim, soif, froid. « Hé oh ?! ». Comme son appel reste sans réponse, elle le réitère. Encore et encore, jusqu'à devenir hystérique et s'égosiller dans le noir. En vain. La colère et l'angoisse la font exploser en sanglots. Elle pleure pendant une éternité, puis, vidée, se lamente doucement.

Ça fait des heures qu'elle s'est tue, après être passée par différentes phases. Personne n'est venu. L'obscurité, toujours aussi dense et le silence indiquent qu'elle est bien isolée.

Combien de temps s'est écoulé depuis son réveil ?

Sa vessie va exploser. Ses boyaux se tendent. Elle sue, serre les dents et les cuisses. Elle n'en peut plus. Ne va pas pouvoir se retenir bien longtemps encore... La douleur, la fatigue... La pensée de cette publicité dans laquelle on voit un bébé dit « Et voici un très joli canapé, très fragile.... Et bien là je fais pipi des-suuuuus, et ouiiii » survient, brièvement.

De toute façon....

Et elle se lâche.

L'inéluctable sentiment de honte se mêle à un profond soulagement.

La faim la tiraille toujours. Bientôt, le tissu imbibé d'urine lui pique la peau. C'est froid. Le picotement devient très vite brûlure. Et le temps qui passe lentement. Très lentement.

Sophie décide de se concentrer sur sa respiration, de se détendre au maximum, afin de ne plus ressentir ses douleurs. Elle tente de faire le vide, d'appliquer les rares méthodes de relaxation qu'on lui a enseignée. Ça la calme sommairement, puis ça reprend vite, fort. Elle recommence.

C'est le jour ou la nuit ?

« Ça pue là dedans salope ! » S'écrit l'homme en poussant violemment la porte. Sophie sursaute. La lumière l'éblouit. L'homme s'approche, pose un plateau sur le sol, lui détache la main. Comme une morsure qu'on relâche, le poignet de Sophie oscille entre douleur et soulagement. De nouvelles larmes coulent d'une émotion indéfinie.

L'homme pose le plateau sur le lit et sort, éteignant la lumière. Sophie fait le tour de ses victuailles du bout des doigts, attrape avidement le verre d'eau. La cuisse est chaude, les haricots verts préparés avec soin, « aux p'tits oignons »... Du fromage ! Un bon Camembert goutu avec du pain... Une crème au caramel pour le dessert... de l'eau... ROYAL, vu les circonstances.

Etrange comme un repas peut devenir une telle source de plaisir... Les mains déliées, elle peut « enfin » ôter son pantalon. Elle fait également glisser sa culotte et s'assied au bout du lit. Même s'il lui reste une cheville attachée, son espace de mouvance a sacrément pris de l'ampleur. Elle teste toutes les positions possibles, mais bientôt, le temps recommence à lui sembler long. La perspective de rester aussi longtemps sans visite l'angoisse... Mais elle ne reste que quelques heures. En entendant le verrou, elle enfile rapidement sa culotte et s'assied sur le bord du lit. L'homme pénètre dans la pièce. Il porte une bassine d'eau fumante, la pose près du lit, sort une serviette et un savon qu'il tend à Sophie. Il la détache. « Déshabille-toi ! ». Elle hésite mais finalement s'exécute. Il ramasse ses affaires, enlève les draps et sort. Sophie regarde autour d'elle et voit que la pièce est équipée de toilettes !

Alors qu'elle a fini de se laver, l'homme revient avec des draps propres et un pyjama en coton. Il pose tout sur le lit, reprend l'eau et le savon et sort, éteignant de l'extérieur avant de refermer à clé.

Sophie, de nouveau dans le noir, enrage. C'est qui ce type ?!

Elle enfile le pyjama, fait le lit, s'allonge et s'endort.

Le temps est aléatoire. Sommes-nous le jour ou la nuit ? Sans soleil, comment le savoir ? Sophie suspecte le gars de l'induire en erreur en lui emmenant les plateaux repas (toujours finement préparés) à n'importe quelle heure...

Cinquième plateau : « qui êtes-vous ? »

« Karl Marx ! » Et la porte de claquer.

Karl Marx, me voilà bien avancée.

Huitième plateau : « Pourquoi suis-je ici ? »

« Parce que t'es une salope ! »

Bon, bon, bon...

Onzième plateau : « S'il vous plaît » Implore-t-elle.

« Bientôt ».

Elle attend. La plupart du temps quand elle lui parle, il ne répond pas. Cinq plateaux plus tard, il entre avec une chaise, s'assied, la regarde longuement et commence :

« Il y a quatre ans, tu as fait faire un emprunt à mon père, puis tu es partie. Ta perte l'a anéanti, à tel point qu'il s'est donné la mort quelques mois après ton départ. Ma mère, qui bien que divorcée, nourrissait encore de très profonds sentiments à son égard est tombée en dépression. Elle est maintenant en maison de repos, légumisée. Avant de mourir, papa t'a tout légué. Il ne nous est resté qu'un quart de sa fortune à diviser en cinq avec mes frères et sœurs, ce qui a semé la discorde entre nous. Depuis, je te cherche. Je te suis depuis un an et demi, ça m'a laissé le temps d'observer ton petit jeu. Combien de personnes as-tu détruites ? On ne joue pas ainsi avec les gens. »

« Je sais » répond elle en baissant la tête.

Il sort. Eteint.

Combien de temps ça va durer ? Qu'il ressente le besoin de la punir, OK, mais là, c'est de la torture... Pourquoi ne pas plutôt la traîner devant les tribunaux ? Et puis c'est lequel son père déjà... Il y a quatre ans... cinq enfants...

Comment sortir de là ?

D'un coup, l'évidence : il est parti sans prendre la chaise !

LA CHAISE !!!

Le sourire lui revient, elle chantonne : elle va le niquer cet enfoiré !

Elle l'attend. Elle s'est postée près de la porte, la chaise devant. Dès que la lumière s'allumera, elle attrapera la chaise pour la jeter sur son bourreau et s'enfuir. Elle se repasse le scénario en tête. Elle attend. Longtemps. Très longtemps.

Lumière ! Elle attrape la chaise, la porte s'ouvre, elle tape sur son agresseur qui se protège de son avant-bras, de son autre bras, il saisit Sophie, l'immobilise d'une clé et la conduit vers le lit.

« Ma cocote, t'as eu tort de faire ça. » dit-il en la rattachant. Elle se débat, mais il la domine largement.

La voilà de nouveau enchaînée au lit. Elle râle, hurle et se tortille. « Ah ! Ah ! Ah ! Tu peux y aller, personne ne t'entend sauf moi, et moi, ça m'excite de t'entendre. »

Il sort de la pièce mais ne ferme pas la porte. La lumière s'éteint et il revient. Ses mains passent sous la chemise de la femme qui se débat inutilement. Il lui caresse le ventre, uniquement. Il va chercher la chaise, la pose près du lit, s'assied, repose sa main sur le ventre de Sophie qui l'insulte en se débattant, pleure et hurle, hystérique. Il semble détaché. Petit à petit, elle se calme, à bout de force. « Et maintenant, que va-t-il se passer ? Qu'allez-vous me faire ? ».

« Tu verras bien. »

Sur ces paroles, il se lève, laissant Sophie attachée. Il la laisse des heures durant. Quand il revient, il souri de croiser son regard haineux. Il dispose une trousse remplie de seringues, une cuillère, un briquet, du coton et une petite boîte. « Vous n'allez quand même pas me droguer ? » hurle-t-elle. Pas de réponse. « J'ai envie de faire pipi.... Détachez-moi s'il vous plaît ». Il se lève, toujours silencieux, ferme la porte, ramasse la trousse, détache Sophie. Elle lui demande de sortir. Il refuse. Elle fait ses besoins. Il reste là sur la chaise, sans dire un mot. Elle s'assied. Il ne bouge pas. « Qu'est-ce que vous attendez ? ». Il ne répond pas. Elle lui pose des tonnes de questions, lui hurle dessus, pleure, implore. Stoïque, il ne dit rien. Après quelques heures, il se lève et lui attrape le bras. Elle se débat. Il la lâche. « Tu vois salope, tu ne te laisses pas faire. Je vais être forcé de t'attacher ou de t'assommer ou les deux. Et là j'ai pas envie. J'attendais que tu te décides de toi-même, mais non. » Ces mots à peine dits, il lui balance une baffe de cow-boy qui la couche. « Tu en veux plus ou tu te laisses faire ? ».

Sophie essuie son nez qui saigne, en regardant le sol acquiesce. Elle n'a plus de famille, pas d'amis... Personne ne la connaît sous son vrai nom.

Elle est perdue.

Il lui fait un garrot, chauffe la poudre dans la cuillère, remplit la seringue et la pique. La sensation qu'elle ressent... Elle se souvient d'un film dans lequel une junk s'exclamait « c'est encore meilleur que de s'en prendre une dans l'cul ! » est similaire...

Elle se sent partir... Le moment juste avant de s'endormir, quand le corps est détendu, que la lucidité s'échappe doucement, les idées s'embrument et la légèreté s'installe... Elle aurait eu tort de refuser ce traitement...

Prise de nausée, elle se lève. « Oh, tiens, je suis détachée »... ça faisait bien longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien, même vomir est agréable. Elle pense à Léopold, très fort...

L'homme revient et lui en remet une dose après lui avoir déposé à manger.

« J'aimerais du jus de fruit, s'il vous plaît ». Il accepte.

Il vient maintenant régulièrement la droguer. Quand elle a ses règles, il vient plus souvent, lui donne tout ce qu'il faut. Petit à petit il augmente les doses, elle se trouve perpétuellement défoncée. Elle revit les meilleurs moments, s'invente des happy ends réfléchis au sens de la vie, ou à rien... Elle est bien.

Une fois, il vient avec le plateau repas. Juste le plateau repas. Sophie tique mais ne dit rien. « Peut-être un oubli ». L'effet de la dernière n'est pas passé. La fois d'après, il ne vient encore qu'avec le repas. Sophie se risque à demander « vous avez oublié ? ». « Non, au contraire ». Et il sort.

Angoisse.

Le temps passe, Sophie, nerveuse, attend son bourreau avec impatience. Il revient. Avec à manger. Sophie s'agace. Elle insulte le gars qui sort en souriant.

La sueur inonde son pyjama. Ses entrailles se contractent. Elle a mal. Sa gorge est serrée. La souffrance est telle qu'elle n'a même plus faim. Elle ne mange plus, ne se lave plus, aimerait ne plus exister... Comment s'en sortir ?

« Je n'en peux plus »...

Des heures de souffrance. Le ventre bouillonnant de douleurs atroces, le corps malade, les sueurs froides, l'esprit meurtri. Des cycles à se demander quand est-ce que ça va passer, à supplier que ça s'arrête... A se dire qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir supporter un mal aussi intense.

Et puis, peu à peu, la douleur se dissipe, laissant place à l'ennui. Elle enrage, se remémore les événements de sa vie, tournant et retournant chaque point. Elle pense de plus en plus à Léopold, seul éclat lumineux depuis la mort de ses parents. Le remord la ronge. C'est ce que veut cet enclulé qui la séquestre. Mais elle se souvient de son vieux pervers de père... Si cet enfoiré savait, il se dirait sûrement qu'on devient un sale con de pervers de père en fils !! Ah ! Ah ! Ah !

Enfin...

Le revoilà avec ses légumes. Il cuisine bien, c'est bien le seul plaisir qu'elle ait ici. Dès que la tension est trop forte, elle l'évacue en faisant quelques exercices physiques. Elle a maigri et s'est musclée depuis son arrivée.

Chaque rêve est habité par Léo.

Elle tourne sur deux pyjamas, n'entends même pas les oiseaux. Quand la lumière est éteinte, pas de soleil. Ça lui manque. Elle se sent fragilisée, déprimée. Qui ne le serait pas ?

Il fait constamment la même température et l'autre connard fait tout le temps la même gueule, sauf quand elle souffre, il y prend plaisir. Elle imagine comment le trucider, invente les pires tortures à lui faire subir. A quand la folie ?

Sophie gambade dans les champs fleuris, au rythme des pépiements d'oiseau, sous la douce chaleur du soleil. Léo rie près d'elle, la serre dans ses bras. Ils s'allongent dans l'herbe, échangent caresses et baisers, la chaleur monte, l'excitation s'installe, l'amour se fait, l'orgasme arrive.

Sophie se réveille en nage. Elle sent encore les pulsations dans son corps, son cœur bat vite, elle est essoufflée... Mouillée...

Ses rêves sont de plus en plus précis, presque comme si elle les vivait vraiment.

Vainement, elle a demandé le nom de son kidnappeur. Elle se souvient bien de son père pourtant, mais impossible de se souvenir du nom. Pourtant un nom courant. Et puis qu'attend-il d'elle ?

Aujourd'hui, il amène le plateau agacé. Il sort en claquant la porte, clamant un léger « salope » au passage. Quelques heures plus tard, quand il revient, il attrape Sophie avec violence, la jette sur le lit et, bien qu'elle se débatte, l'attache. Elle hurle, il la déshabille et sort. Il revient avec un seau rempli d'eau froide et lui jette dessus.

« Non mais ça va vraiment pas CONNNNNNAAAAAAAAARRRRRD !!! »

Il ressort et remet l'acte trois fois. Ensuite il s'assied et regarde Sophie grelotter, hurler et pleurer.

Il sort en la laissant dans cette mauvaise posture.

Elle a froid. Pourquoi a-t-il fait ça ? Elle tremble, elle souffre, ses cheveux mouillés coulent dans son cou. C'est glacé. C'est horrible. Elle secoue ce qu'elle peut de ses membres pour se réchauffer. En séchant elle a moins froid. Après quelques heures, épuisée, elle s'endort. Direct, elle se retrouve au chaud, auprès de son Léo, lui aussi ravi de la voir. *Sans toi ma vie est vide, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Ils parlent pendant des heures, jusqu'à ce que la lumière tire Sophie de son rêve. Elle peine à ouvrir les yeux, ses membres raides lui font souffrir le martyr.

L'homme pose sur elle une couverture de survie, ressort, revient avec un chauffage d'appoint. Petit à petit l'engourdissement passe. Elle ne comprend pas. Combien de temps la torture va-t-elle durer ?

Il la détache. Elle se recroqueville et s'endort, encore. Elle rejoint Léo de plus en plus facilement. Leurs rencontres semblent tellement réelles.... Est-ce que la séquestration la rend folle ? Lui fait se construire ce monde fabuleux ?

Léo, es-tu vraiment là ?

J'allais te poser la même question Déborah.... Euh.... Sophie.... ?

REVEILLE-TOI CONNASSE !!

Secouée comme un prunier, Sophie sort de sa torpeur et retrouve le décor cauchemardesque de sa prison ainsi que le visage déformé par la rage de son ravisseur.

Monsieur Delage ! Pierre Delage...

Elle se souvient maintenant....Elle n'a pas le prénom du fils mais c'est déjà un début. « Pourquoi tu gueules comme ça Delage ?! ». Ça le stoppe net. Il reprend « ça y est, la mémoire te revient poufiasse. Il te faut du lourd je vois. C'est loin d'être terminé cocotte. ».

Elle s'agenouille sur le lit et implore : « J'ai compris, laissez moi partir, arrêtez de me torturer, s'il vous plait, je n'en peux plus. » Il sourie. Un sourire ignoble, grimaçant. Il lui prend la main et la guide jusqu'à la bosse de son pantalon, qui témoigne d'une petite érection : « ma jolie, t'as pas fini ». Et il part. Sophie hurle, s'insurge seule, puis mange. En mastiquant le délicieux choux farci, lui vient une idée : elle va arrêter de se nourrir.

Le repas est laissé, elle se recouche.

Allongée, Sophie tente de se détendre un maximum afin de s'endormir. Sans succès. Ça l'énerve encore plus. Elle décide alors de se bouger un peu, faire des pompes et des abdos, un peu d'exercice... Très vite, la tête lui tourne. Sa faiblesse ne fait que s'accroître de jour en jour.

Combien de temps ?

Elle chantonne et hurle pour passer le temps et ses nerfs, tourne en rond comme un lion en cage. L'autre gros con entre pour ramasser le repas.

Tu n'as pas aimé ?

J'ai pas faim.

Ah.

Quelques heures plus tard, il revient avec un nouveau plateau. Quand il passe le ramasser, Sophie n'y a pas touché.

Elle a faim. Très faim. Son estomac gronde et la tiraille. Son œsophage picote à cause des remontées acides. Elle tient. Six repas déjà. Elle médite beaucoup, se retrouve dans des états qualifiables de psychédélices.

Septième repas. Gros connard s'agace, la gifle. Elle s'évanouit.

A son réveil, elle se sent comme dans un nuage. Déçue de ne pas voir Léo, elle se laisse partir. Changement de décor, une chambre aussi, lueur bleutée de l'éclairage nocturne produit par la lune. Un couple dort. Mais ?! C'est Léo ! Et cette blonde, qui est-ce ?

Réveil !

Sophie à l'impression d'être tombée. Cette impression qu'on a parfois en s'endormant et qui nous fait sur-sauter, modifiant notre état de conscience, dur rappel à la réalité. Son cœur bat vite.

Le bourreau entre, mains vides et s'assied sur le lit. Sa main caresse les cheveux hirsutes de Sophie. Sa joue, son cou. Elle frissonne de rage. Il descend et suit le dessin de ses seins qui réagissent en durcissant. L'ambivalence d'une sensation agréable et du dégoût tétanise Sophie. Il se promène maintenant sur son ventre, se penche et pose ses lèvres sur le téton durci. Elle le repousse, sans conviction : à quoi bon ?

Il continue. La tendresse et la douceur dont il use sont effarantes. Les baisers et les caresses n'ont en réponse que les réactions corporelles mécaniques, Sophie ne lui donnant rien. Elle se laisse porter, les yeux clos, et savoure juste l'instant, pensant à Léo. Léo, Léo, Léo...

La tête entre les cuisses de la belle, la bouche gourmande baise la vulve chaude. Sophie gémit. L'homme, encouragé, se glisse maintenant en elle. Son souffle assourdit Sophie qui reprend pleinement conscience de la situation. Elle a la nausée. Son estomac se crispe. Elle ravale un flux de bile amère. Le bourreau prend ça pour un gémissement étouffé et accélère son va et vient. Sophie se sent partir. Des fourmis envahissent ses membres, elle s'évanouit, encore...

Une baffe de cow-boy la sort de sa léthargie, son corps est couvert de sperme.

L'homme sort.

Elle pleure. Les larmes coulent à torrent, son corps est secoué de spasmes. Elle pleure de tout son être. Puis s'endort.

Un rouge pulsatile l'enrobe. Peu à peu une forme s'intensifie, noire dans ce décor indéfini. Léo ! Ils s'enlacent. Sophie lui raconte le calvaire qu'elle vit, encore. « Je suis sur que tu es réelle. Je te retrouverai ! ». Il disparaît. Sophie ouvre les yeux dans le noir. Elle a mal au crâne. Se pourrait-il que ses rêves aillent au-delà de ce qu'elle imagine ? Elle est tellement faible... Le sommeil s'empare de nouveau d'elle. Elle se retrouve à côté de Léo, dans un bureau. Il ne la voit pas. Il cherche assidûment des informations sur le Net. Elle regarde : la famille Delage. C'est vrai qu'ils étaient médiatisés dans leur contrée... Léo griffonne nerveusement quelques adresses et passe un coup de fil : « Julie ? Je vais m'absenter, deux semaines au plus. Je reste joignable sur le portable s'il y a urgence. Donne les dossiers importants à Dolorès. A bientôt. »

Retour dans le noir. Sordide. Ça a l'air tellement vrai. « Arrête de rêver pauvre conne. T'es en plein délire ! » S'exclame-t-elle pour elle seule.

- Delage ! Je t'emmerde !

Sophie hurle à tue-tête, pourtant seule. A bout de force, elle se demande si elle doit continuer son jeûne. Il n'est pas repassé depuis l'autre fois. Son sperme est collé sur son ventre. Elle le gratte pour l'enlever, aimerait se laver. Le temps est encore plus long quand on attend.

Et si elle voyait réellement Léo ? Pas possible. Si tel était le cas, elle le rencontrerait étant consciente... enfin... De toute façon c'est complètement impossible ce genre de trucs. Totalement surréaliste. Mais qui ne serait pas devenu un peu barjo dans une telle situation ?

- Delage ! T'es qu'un peigne-cul !

Elle sait qu'il ne l'entend pas. Mais ça la soulage. Elle s'endort. Elle passe plus de 60 % de son temps endormie. Son corps est endolori, sa maigreur cadavérique.

Léo est là, devant elle.

- Tu es si maigre, si pâle, Sophie... Je t'en supplie, tiens le coup...

- T'as ta blonde, ne peut-être s'empêcher de répondre, acide.

- C'est une nana de passage Sophie... Je vois que tu en sais plus que ce que je t'ai dit...

Ce sourire ! Mon Dieu qu'il est beau ! Quelle sérénité près de lui...

NOIR.

Souffrance du réveil, encore. Les rêves s'écourtent, l'épuisent... Pas de repos... Il faut qu'elle mange.

« J'ai faim, j'ai faim, j'ai faim... » Répète Sophie d'une voix rauque. La tête lui tourne et ses répétitions l'apaisent. Elle ressent tous les bienfaits de la prière sans même la faire.

L'homme entre. Enfin. Sophie, comme hypnotisée, ne remarque pas son arrivée. Il s'assied sur la chaise, la regarde en souriant et hurle soudain « OH ! ». Sophie sursaute. Son cœur bat si vite, si fort, que ses tempes palpitent, faisant bourdonner ses oreilles. Dans un souffle, le regard désespéré, elle dit « j'ai faim ». L'homme se lève et sort en ricanant. Combien de temps va-t-il mettre avant de revenir cette fois ? Lui ramènera-t-il à manger ? Sophie essaie de s'assoupir pour effacer son angoisse. Elle a tellement mal partout que le sommeil ne vient pas. Alors elle se lève, laborieusement. Il faut marcher pour éviter les escarres. Faire le tour de la pièce est devenu un vrai challenge. Bien qu'elle avance dans le noir, elle ne se cogne plus. Elle connaît chaque recoin, identifie chaque aspérité sous ses doigts. Elle a parcouru les trois quarts du chemin lorsque la lumière s'allume.

Elle s'arrête et accueille son bourreau de son plus grand sourire. Plutôt grimaçant, vu la douleur qu'elle éprouve à rester debout. L'eau c'est bien, mais c'est peu...

« Ah ! Ah ! Tu deviens raisonnable ma belle » ironise le gars en déposant le plateau au délicieux fumet sur le lit. Il s'approche d'elle et l'aide à rejoindre son repas. Léger. « Ça fait longtemps que t'as pas mangé. Vas-y mollo ». Cet homme est un paradoxe...

Des carottes vapeur recouvertes d'une sauce aux champignons accompagnées d'une tranche de jambon blanc et d'un petit suisse. Elle mange doucement, savoure chaque bouchée et fait une pause. Il la regarde faire, attendri. Ça n'échappe pas à Sophie. Visiblement, il s'est prit d'affection pour elle. Mais avec l'esprit déranger qui l'habite, ça va lui donner une raison de plus de la garder pour lui, enfermée, longtemps encore. A cette pensée, la jeune femme est prise de nausées. Elle pose sa fourchette. « Prends ton temps ma belle. » Elle lui jette un regard éploré, qu'il met sur le compte de la douleur...

Les jours passent. Sophie se « refait une santé » mais elle n'a plus rêvé de Léo. Quand elle dort son sommeil est sans rêve. La faim et l'enfermement devaient la faire délirer... Delage reste près d'elle plus souvent, il lui lit des contes. Dès qu'elle essaie d'entamer une discussion, il part. Alors elle se contente de l'écouter. Lorsqu'il sort, il éteint. Le noir et le silence lui pèsent terriblement. Surtout maintenant qu'elle ne voit plus Léo.

La porte s'ouvre brutalement, claque contre le mur. L'homme entre en furie, jette des vêtements sur le lit et hurle « Habille-toi ! Vite ! » Sophie s'exécute, sans vraiment comprendre où il veut en venir. Un jean. Ça fait des mois qu'elle n'en a pas porté. C'est serré. Un pull... une écharpe ? Un manteau ?! Elle n'y croit pas. L'excitation s'empare quand même d'elle, la laissant sur un sentiment mitigé entre le doute et l'euphorie : il veut qu'elle sorte ! Alors qu'elle lace ses chaussures, il entre. Elle se lève : « J'suis prête ! » glousse-t-elle. « NON » rétorque-t-il en lui posant une paire de lunettes de soleil sur le nez. Il remonte et noue sa capuche et lui passe l'écharpe sur le visage. « Là, tu es prête ».

OK. Donc, elle va vraiment sortir, mais incognito. De toute façon, il a l'air trop tendu pour que se soit l'heure de la libération...

« Allez, suis-moi ». Elle obéit. Pour la première fois elle voit au-delà de la pièce. Drôle de sous-sol. Ils prennent des escaliers bétonnés et arrivent... Dans une cave ! Elle était donc bien profondément enfermée ! Encore des escaliers et ils arrivent dans un couloir, une maison ancienne. Ils passent par la porte de derrière. En se retournant elle voit la bâtisse dans toute sa splendeur. C'est un manoir immense et magnifique.... Qui lui paraît bien sinistre dans l'immédiat.

Ils montent dans une jeep noire. Démarrage rapide. Quel plaisir d'avoir ressenti le souffle du vent, de voir la lumière naturelle. Heureusement qu'elle a ces lunettes en fait. L'illumination est douloureuse. Peu à peu ses yeux s'habituent. Quelle joie d'avoir entendu les bruits de la nature. Le vrombissement du moteur les couvre maintenant. En regardant dans le rétro, elle voit des voitures qui entrent dans le parc du manoir, derrière eux. Voilà d'où vient cette précipitation. L'homme se sent menacé. L'espoir renaît dans le ventre de Sophie. Léo, tu existes bien et tu me retrouveras, j'en suis certaine.

« Musique ? » Delage désigne la radio d'un signe de la tête. Musique ? Mais oui ! Évidemment musique ! Ça fait tellement longtemps ! L'homme à réglé sa radio sur une station de classique. Sophie contemple le paysage qui défile et s'envole avec les violons, son esprit virevolte sur les cuivres et la grosse caisse accompagne son cœur. Cette sortie est une oasis de détente dans sa détresse.

Le moteur s'arrête. Delage dit... ou plutôt grogne : « c'est bon, on y est. Réveille-toi ». Sophie ouvre les yeux. Il fait nuit. C'est étrange d'avoir des repères dans le temps. La lune.... Ses yeux s'habituent à l'obscurité alors qu'elle descend de la Jeep, Delage accroché à son bras, lui confectionnant un beau bleu en la secouant. Ainsi, ils vont dans ce chalet entouré d'arbres. Mais combien de temps a-t-on roulé ? En fait, elle ne sait pas vraiment où elle se trouvait quand ils sont partis alors pour savoir où ils sont maintenant.... Les escaliers grincent sous leur poids. La porte couine... « Est-ce que la lumière va grésiller ? » « Quoi ? » Delage la regarde, perplexe. « Entre donc ! » Il accompagne le geste à la parole en la poussant sur une chaise et la menottant immédiatement.

« Mais pourquoi ?! »

« Ta gueule, putain ! »

Bon, autant se taire. Il n'est pas vraiment nécessaire de l'agacer dès maintenant... Sophie se surprend de docilité.

Il prépare un feu, dans le noir, puis ouvre une boîte de cassoulet qu'il fait cuire dans une vieille casserole cabossée. Les flammes dansent avec la ferveur des Andalouses jalouses. Son assiette vide sur les genoux Sophie se risque :

« Il n'y a pas d'électricité ? »

« Non. »

C'est ça, t'as qu'à pas développer. « Qu'est-ce qui me prend de vouloir dialoguer avec cette enflure ? » se demande la prisonnière.

« Bon, on va dormir. ». En disant ces mots, l'homme se lève, entrave la porte d'une grosse planche qu'il verrouille à l'aide de deux cadenas. Ensuite il détache Sophie et l'emmène jusqu'à un vieux lit à barreaux métalliques. « J'aimerais me laver » demande la jeune femme d'une voix frêle. « Demain ! ». Soupier. « Et uriner ? » « Là » répond-il en désignant un pot de chambre blanc. Elle comprend bien qu'elle va devoir faire devant lui, vu son attitude, il ne va ni partir, ni se détourner. Il lui donne du papier hygiénique. Elle n'est plus à une humiliation près... Elle se couche ensuite et se laisse attacher sans rien dire.... Dormir... oublier...

Une fenêtre, le jour, la douceur du soleil printanier, des cerisiers du Japon en fleurs... Un silhouette apparaît, se précise. Un homme en costume droit, chapeau haut de forme, une canne dans la main droite, s'approche d'un pas dansant. Ses traits se précisent. Léo. Sophie ouvre la fenêtre, appelle. Son appel se transforme en envol, elle virevolte dans l'air frais et se pose près de l'homme. « L'heure est un leurre » dit-il, souriant, sortant une gigantesque montre à gousset de son veston. Et il disparaît en chantonnant.

Sophie se réveille en nage. Delage ronfle. « C'était bizarre ». Delage grogne et se retourne. Elle a mal au bras, mais ne peut pas changer de position. Autour d'elle elle distingue des formes, le feu n'est plus que braises et éclaire peu. Quel soulagement de pouvoir enfin se dire « il fait nuit ». Sophie médite un peu sur les événements qui viennent de se produire, le départ précipité, les voitures de police, le rêve... Pour la première fois depuis son enlèvement, elle a vu son bourreau douter. Son stress était palpable et là encore, il est contrarié. Elle-même ne s'explique pas bien qui a pu venir à sa recherche. Léo ? C'est pure fiction... Et si ces gens ne la recherchaient pas spécialement ? Il y a des milliers de raisons de déplacer la police... et même si Delage a paniqué, il n'y avait peut-être pas lieu de la déménager... Dans tous les cas, tant mieux, ce changement est vraiment le bienvenu. Elle se rendort en savourant l'idée qu'enfin, demain, il fera jour.

Et en effet, réveillée par la fraîcheur matinale, Sophie devine le jour qui se lève derrière les rideaux. Elle s'étire « gling bral gling », son mouvement est stoppé par ses entraves. Soupier. Elle entend une espèce de remue ménage à cote. Que fait Delage ? Il déménage ? Souriant toute seule de sa rime, elle attend patiemment que l'homme revienne dans la pièce. Il ne tarde pas et apparaît en costume de chasseur, cartouchière, besace et carabine. « j'avais chasser ». Non, sans blagues, se dit Sophie. « Ah ? Et vous allez me laisser attachée je suppose ? ». L'homme sort des clés de sa poche et la libère : « aucune chance que tu t'échappes de là... Ah ! Ah ! Ah ! » Et il sort. De l'espace, de la lumière, une forme de liberté nouvelle s'offre à la séquestrée. Elle regarde autour d'elle. Le feu brûle, dehors il doit faire gris, vu le peu de lumière qui pénètre quand même... Pour en avoir le cœur net, Sophie va ouvrir les rideaux. Fabuleux. Quelle exquise sensation ! Ouvrir des rideaux. Ça reste un geste simple et anodin pour tout le monde mais ça fait tellement longtemps... quel délice. Dehors. Voir dehors. Une forêt de conifères. Des cèdres. C'est rare. En effet, il fait gris. Mais Sophie se sent étrangement bien. Cette grisaille lui est douce comme un matin de prin-

temps. Elle reste un moment contemplative puis décide de faire le tour de sa nouvelle prison... Effectivement les carreaux ont l'air bien épais et malgré l'air vétuste de l'habitation, l'isolation est très récente. Pas moyen de s'échapper dans l'immédiat. Mais le moment viendra, beaucoup plus certainement qu'au fond du sous-sol !

Tous les tiroirs sont fermés à clef. Sophie ne trouve rien à se mettre sous la dent pour connaître un peu mieux son ravisseur. Ce mec est définitivement un psychopathe pour être aussi suspicieux ! Pas de livre à portée de main et les ustensiles de cuisine sont soigneusement rangés. Au loin Sophie entend des coups de feu. Elle cherche vainement de quoi s'occuper et fini par se laisser hypnotiser par le feu. Son estomac gronde, elle se surprend à attendre l'homme de la maison. Celui-ci ne tarde pas, il entre fier de lui, un lièvre dans une main et sort un marcassin de sa besace. Après avoir soigneusement fermé la porte, il s'assied devant la table et commence à écorcher les bêtes. Sophie ne tient pas à voir cette préparation, elle va se rasseoir devant le feu. « Oh ! Viens me voir là ! » La jeune femme s'exécute. D'un geste du menton, l'homme lui montre sa veste : « prends les clefs et va me chercher de l'eau. J'ai les mains dégueulasses » Elle obéit. Elle ouvre une porte qui donne sur une sorte de débarras avec un réservoir d'eau. Elle en puise un sceau. « Va la mettre sur le feu. Tu peux te baigner si tu veux aussi. » En effet, il y a aussi un grand baquet. Elle le sort. Un bain. C'est génial ! La nuit tombe quand elle finit le remplissage. Ils ont bien mangé. L'homme est dans la pièce principale, elle en profite pour se déshabiller et s'assied dans l'eau chaude. Quel plaisir. L'homme s'approche avec une grande serviette de bain qu'il déplie pudiquement. Elle se lève, fumante et relaxée, se laisse entourer de la serviette et sort du baquet. Alors qu'elle compte prendre son autonomie habillée de la serviette, elle sent que l'étreinte de l'homme ne se desserre pas. Elle insiste, mais il ne la lâche pas, au contraire. Elle se sent prise au piège. Il l'enserme et la porte jusqu'à son lit où il la jette violemment. Sophie, nue, se débat, ses pieds volent, ses bras repoussent sans succès le corps qui s'étend sur elle. Elle hurle, griffe et mord mais n'obtient pour réponse que le rire rauque de l'homme qui souffle son excitation dans son cou. « Je vais te prendre, et plus tu te débattras, plus tu souffriras ». Sophie arrête de s'agiter. A quoi bon ? La tête inclinée, elle regarde le mur alors que la grosse brute fait des va-et-vient dans son ventre. « Ça te plaît salope » lui glisse-t-il à l'oreille. Froidement elle répond « ça à l'air ? ». Aussi sec, l'homme s'arrête, se relève, prend ses habits et va dans la cuisine. Sophie n'en revient pas. Décidément cet homme est étrange.

« *I caught you knocking at my cellar door, I love you baby can I have some more...* » Sophie se sent légère. Des volutes de fumée l'entourent. Qui fredonne cet air ? Sophie voit une porte, l'ouvre. Elle arrive dans une longue pièce couverte de dalles noires et blanches. Au bout, un fauteuil. Ou plutôt un trône. « Approche ». C'est la voix de Delage. Elle ne veut pas y aller. Elle fait demi tour mais se retrouve face au trône, encore. Elle commence à marcher à reculons mais chaque pas la rapproche du trône. Comment faire pour arrêter ça. D'un coup, elle sent un bras l'attraper et voit le trône s'éloigner. Delage hurle sa rage et il rapetisse jusqu'à disparaître. Elle virevolte dans les bras de son sauveur. Léo... « *Ooh ooh, the damage done...* » C'est lui qui fredonne. Il l'embrasse. Quelle douceur. « Où es-tu ? » demande-t-il. Elle est incapable de répondre. « Où es-tu ? » Répète-t-il. Sophie se sent aspirée. Elle glisse dans le gouffre et... Se réveille. Le feu crépite, le jour se lève et son bourreau ronfle dans le lit jumeau. Elle se lève et part à la recherche d'une solution. Non, elle ne peut pas rester là, inerte. Elle a repris des forces depuis quelque temps et elle ne veut pas rester toute sa vie avec ce drôle d'énergumène. Cuisine. L'homme a posé sa veste sur le dossier d'une chaise. Sophie en sort les clefs, prend un morceau de savon et en fait l'empreinte. Elle ne sait pas encore comment elle va faire pour s'en servir mais pour une fois que regarder des séries télé lui apporte quelque chose, elle va tenter le tout pour le tout.

Delage grogne, tousse et se réveille. Il s'assied sur le lit après s'être vaguement étiré et regarde Sophie perplexe : « Déjà debout ? ». Sophie hoche la tête et ajoute « j'aurai aimé préparer le café mais tout est soigneusement fermé. Je n'ai accès à rien. ». Delage se lève et ne répond pas. Il va dans la cuisine. Le café se fait. Sophie entend des cliquetis de couverts qu'on déplace et le pas lourd de l'homme traversant la cuisine de part en part. Enfin il vient, deux cafés à la main, un destinée à la jeune femme. « Je t'ai laissé plus d'accès dans la cuisine. Ne t'avise pas de m'agresser avec une petite cuillère. ». « Merci. Je m'ennuie à ne rien faire... » « Mais je m'en contre fous » répond l'homme en se levant et après avoir enfilé sa veste, sort. La voiture démarre et part. Sophie, seule, décide de regarder la nouvelle liberté acquise : il ne reste plus qu'un placard clos : sûrement les couteaux. Elle voudrait faire fondre du métal mais, petit a, comment faire, une casserole ne fond pas sur le feu... et petit b, elle ne sait pas combien de temps va prendre l'escapade de bidule... Elle regarde avec doute les empreintes qu'elle a faites dans le savon. Et s'il tombait dessus ? Elle est certaine qu'il entrerait dans une rage folle. Elle s'empresse de remplir une bassine d'eau, il a laissé le débarras ouvert, et fait fondre le savon jusqu'à disparition de l'empreinte. Ce faisant, des larmes coulent sur son visage. Elle sent sa rage lui nouer les tripes. Si près de la liberté et elle ne peut pas l'atteindre. Il lui faut trouver un plan. Absolument. Par la force, inutile de l'envisager... Il va falloir ruser. Elle a bien vu que Delage n'est pas indifférent à ses charmes... Elle va la jouer fine... La bouteille de whisky dans le placard va lui être bien utile. Il lui faudra peut-être du temps mais qu'est-ce que le temps dans sa situation ? Comment a-t-elle fait pour ne pas plus attenter à ses jours. Sans Léo et ses apparitions nocturnes, elle n'aurait pas tenu. D'ailleurs ces rêves... Que signifient-ils ? Pourquoi a-t-elle cette étrange sensation qu'ils sont partagés ?

La porte grince. Delage entre. Sophie se lève et l'accueille avec son plus beau sourire : « Oh ! Vous voilà... J'ai vu que vous aviez du whisky, voulez-vous un verre ? ». Delage hoche la tête et la regarde perplexe. Il s'assied. Elle revient avec un verre. « Je tenais à vous remercier pour le bain hier soir. C'était exquis. Et merci pour me laisser libre accès aux éléments de la cuisine. Je n'ai pas pu préparer le repas complètement, sans couteau, c'est difficile, mais j'ai pu avancer. M'autorisez-vous à en prendre un pour le terminer ? ». Delage remue doucement le verre, le whisky sans glace se balance. Après avoir émis un petit grognement, il se lève et va dans la cuisine. Sophie le suit. Il accepte ! Bon, il ne faut pas monter sur ses grands chevaux, elle ne va pas pouvoir le planter comme ça. Mais elle va lui caresser les papilles, l'amadouer... « Merci ». Glisse-t-elle langoureusement.

Le repas terminé, Delage va s'allonger sur le lit en disant « Délicieux, vraiment, ça fait plaisir. » Sophie attend quelques minutes devant le feu avant de débarrasser et fait la vaisselle. Elle revient vers Delage qui somnole et se glisse contre lui. Il lui laisse une place mais reste très raide. « J'ai besoin d'un peu de douceur » le rassure Sophie. Il se détend. Elle passe sa main sous la chemise de l'homme dont la respiration s'accélère et caresse doucement son ventre chaud. Les poils doux crissent sous ses doigts. Elle joue avec. Elle sait qu'il a une érection mais n'y touche pas. Elle se contente de rester dans cette zone, innocemment. Sa main remonte sur le torse mais est stoppée par celle de l'homme, nerveux. « Il est temps de dormir. » dit-il, sèchement. Sophie obéit. Elle rejoint son lit et se déshabille à la lueur du feu. Elle va doucement pour qu'il ait bien le temps de la détailler. Elle se couche et commence à se caresser, sans discrétion. Elle sent le regard de Delage sur elle, il a sûrement les oreilles aux aguets. Elle fait tout son possible pour que ses actes se voient, ses mouvements de bassins s'amplifient et elle gémit sans pudeur. Delage se lève et la rejoint. Sans un mot ses mains l'empoignent. Il l'embrasse fébrilement, elle répond de tout son corps, très excitée par cette mise en scène. Les caresses, enlacements et baisers durent, la fièvre monte, les deux corps nus s'appellent. Enfin il se met sur elle et la pénètre, avec douceur mais conviction. Elle se cambre et laisse échapper un souffle de plaisir. Le rapport devient fougueux, acrobatique. Les pauses pour chan-

ger de position le font durer. Quand Delage vient, Sophie est repue. Elle a oublié le temps, se concentrant sur l'instant. Le sommeil la gagne, elle s'endort souriante.

Plusieurs jours se sont écoulés. Sophie ne lâche pas prise, son plan avance. Elle joue à merveille la petite femme aimante et Delage est de plus en plus confiant. Finalement elle ne fait que ce qu'elle a tout le temps fait : utiliser ses charmes pour arriver à ses fins. Ce soir Sophie met à exécution une de ses idées : elle a demandé des perles et du fil de pêche pour s'occuper : elle confectionne un porte clé fantaisie. Une fois fini, elle insiste pour le mettre elle-même sur le trousseau. Elle a remarqué qu'il avait un double de la clé de la porte d'entrée. Tout à l'heure en sortant, il n'a fermé que le verrou principal. Elle rend le trousseau, cache vite la clé récupérée et saute sur Delage pour l'embrasser, euphorique. « Il te plaît mon porte clé ? » « Oui ma douce, beaucoup ». Il la soulève et la porte sur le lit. Leurs ébats sont fréquents depuis le lancement du plan.

Une nuée de papillons s'envole devant elle. Elle n'en a jamais vu autant et tous si beau, si rayonnants. Elle tourne sur elle-même et manque de tomber quand Léo la rattrape « où es-tu Sophie ? ». « Dans tes bras » répond-elle. Léo soupire et s'envole lui aussi. Sophie essaie de décoller, mais ses pieds restent rivés au sol, elle se met à hurler, paniquée : « Léo ! Dans la forêt de sapins ! ». Mais il lui semble qu'il est loin maintenant. Elle se réveille en larmes. La nuit est encore longue. Après avoir tourné et viré pendant plusieurs minutes, elle se rendort enfin. Demain. Demain elle part.

Otage de cet homme pour lequel elle simule l'amour, alors même qu'elle est emprisonnée pour avoir eu ce comportement, Sophie intègre toute l'ironie de la situation. Il se laisse transporter par ses élans amoureux, pris au piège de ses fantasmes, aveugle des plans de la belle. Elle lui a demandé de quoi lui confectionner un plat particulier, asiatique. Il ne peut trouver les ingrédients qu'en supermarché ou en épicerie spécialisée. Après les petits câlins du matin, il sort. Le 4x4 démarre. Le ventre de Sophie bouillonne, l'anxiété l'habite, elle ne décroche pas son regard de la fenêtre, craignant que son bourreau rebrousse chemin. Elle attend encore quelques minutes, étonnée de ne pas se précipiter. Enfin elle se décide. Elle a peu de choses à prendre, un vêtement de rechange, une cuillère, une fourchette, quelques vivres et des allumettes. Pas de couteaux, trop bien rangés. Bien qu'elle ait repris des forces depuis le départ du manoir, l'enfermement l'a énormément affaibli.

Tour de clé. La serrure cliquette. La porte grince, chante le doux son de la libération. Coup d'œil alentour, personne, juste les bruits de la forêt, le vent dans les arbres, les oiseaux, les insectes, le crissement de la nature. Un pas. Craquement du plancher. Sophie sursaute. Un autre pas. Assurance, de plus en plus présente. Sophie marche, accélère légèrement, prend un sentier, accélère encore, court maintenant. Elle n'entend plus que le souffle de sa course, ne voit que le sol qui défile sous ses pieds, elle court, encore, ses jambes la font souffrir, ses mollets semblent tétanisés, elle sue, ses tempes battent, elle court pourtant, sans s'arrêter, sans regarder où elle va, elle sait juste qu'elle va loin, loin de ce calvaire, loin de cette prison, elle s'enfuit le plus loin possible.

Son pied heurte une racine, elle s'affale. Son corps lourd glisse sur le sol. Elle sent les diverses écorchures, l'odeur de la terre l'enivre, son cœur bat fort et vite, ses oreilles bourdonnent. Essoufflée, elle reste là, étalée. Elle éclate en sanglots. Un certain temps lui est nécessaire avant de se ressaisir. Il lui faut être vigilante si elle ne veut pas retourner là-bas. Elle se relève et se remet en marche, observant autour d'elle. Où va-t-elle aller ? Elle ne voit que de la végétation, principalement des sapins, et si elle reste sur ce sentier, elle a peur qu'il la retrouve. Elle s'enfonce un peu plus dans la forêt, prenant garde à ne pas laisser de traces. Une paroi de pierre et des buissons semblent lui offrir un espace de repos. Elle s'assied et mange un peu. Sous tension, ses pensées tournent en boucle. Elle ne voit que la colère de Delage. Il va la poursuivre. S'il la trouve il la punira. Peut-être même qu'il la tuera. Il sera furieux. Vue la luminosité, il ne devrait pas tarder à rentrer. Sophie est épuisée. Elle ne sait pas si elle doit continuer à avancer, si tant est qu'elle avance, car déambuler dans cette forêt est assez déroutant, ou s'il ne serait pas préférable de rester là, tapie contre la roche, au cœur des feuillages, invisible dans la nuit qui va tomber...

La peur décide pour elle : ses membres, bien que fourbus, ne cherchent qu'à s'enfuir. Elle reprend sa route. Les bruits de la forêt se font de plus en plus présents et inquiétants à mesure que le ciel descend. Soudain, un coup de feu. Loin. Terrifiant. C'est lui. Sophie s'immobilise, arrête de respirer. Elle voudrait faire taire son cœur dont les battements lui bouchent les oreilles. Elle se sent bête traquée. Ses sens s'éveillent. Le moindre son, le moindre mouvement, la moindre odeur, tout lui parvient en bloc. Toutes ses sensations l'étourdissent, mais elle tient bon. Elle avance doucement, se camouflant au maximum. Il a tiré pour la prévenir qu'il arrivait. Il la cherche. Elle a de l'avance, mais est-ce que se sera suffisant ? Il connaît mieux le coin qu'elle, il est habitué à chasser ici. Elle avance prudemment. Regarde derrière elle. Soudain, le sol se dérobe sous ses pieds, elle glisse sur plusieurs mètres, tentant désespérément de se raccrocher à la paroi, mais ne réussit qu'à s'abimer les doigts et maintenant, le vide. POF ! Le corps de Sophie entre brutalement en contact avec un sol humide, dur mais terreux. L'impact résonne un moment en elle. Aucun mouvement ne lui est possible. Elle perd conscience.

« Sophie ? Où es-tu ? Décris-moi ce lieu. Sophie ? Tu m'entends ? »....

Une brume épaisse entoure Sophie. Elle ne sent que de l'humidité, du froid, ne voit rien et entend vaguement ces questions. Léo... « Je rêve » Affirme-t-elle à voix haute, irritée. « Non Sophie, parle-moi. Je suis là. » Et en effet, elle voit Léo se penchant sur elle, son regard doux plein d'une chaleur si lointaine maintenant. « Léo... ». L'image se brouille, Sophie ouvre les yeux, pleins de larmes. Il fait nuit, les bruits de la forêt sont au dessus d'elle. En bas, de l'eau coule mélodieusement. Sur le ventre Sophie se sent infiltrée par l'humidité. La terre et la roche lui font une bien inconfortable couche. Elle essaie de se retourner, en vain. Elle essaie de ne pas gémir mais la douleur omniprésente l'accable. Loin, très loin, Delage râle, hurle, vomit sa rage. Légèrement rassurée par la distance qui semble les séparer, à bout de force, Sophie repart dans l'inconscience.

« Sophie ? Où es-tu ? Décris-moi ce lieu. Sophie ? Tu m'entends ? »....

« Oui je t'entends. J'suis dans un trou, j'ai mal, qu'est-ce que tu veux faire pour moi ? » Ces rencontres nocturnes avec Léo n'ont servi à rien sinon à la reconforter en situation d'extrême désespoir. A quoi bon essayer de comprendre. « je veux qu'on me foute la paix ! » hurle-t-elle dans son rêve. « Ne t'agite pas comme ça, lui dit doucement Léo qui réapparaît devant ses yeux, je sais combien le temps te paraît long. Souffres-tu ? » A cette question, la rage envahit Sophie : « Putain, oui je souffre ! je suis étalée dans un trou à moitié à poil, pourchassée par un connard qui m'a séquestrée ! Je n'en peux plus. Je n'en peux plus » Le désespoir empreint chacun de ses mots. Léo répond d'un ton reconfortant « Alors il est temps de partir d'ici Sophie... Quand tu seras prête, tu ouvriras les yeux, et tu verras. ». Et il disparaît. Sophie reste un moment interloquée, flottant dans les brumes de ce rêve tellement réel. Elle ne veut pas se réveiller car ici elle connaît sa douleur mais ne la ressent pas. Elle flotte, encore. Ça dure un temps inexistant...

« Bip... Bip... Bip... » Elle ouvre les yeux, fait un tour visuel d'horizon et les referme aussitôt. Ce qu'elle a vu est improbable. Ça doit faire partie de son rêve... Elle se sent maintenant comme aspirée. Retour dans son trou, dans la forêt, retour à ses douleurs, à son malheur... Sa réalité. Ça avait pourtant l'air si vrai. Le bip, les machines, la pièce sombre éclairée de vert. Que faisait-elle dans cet hôpital. Ça y est, la folie s'empare d'elle. Elle essaie encore de bouger, grelottante, et prend soudain conscience que tout se passe dans le haut de son corps. « Mes jambes... » . Ce disant, elle essaie de les bouger. Sans succès. Panique. Comment s'enfuir sans jambes ?! Comment sortir de là avec ce poids mort ? Larmes. Je laisse tomber. Autant mourir. Et elle repart... « Bip... Bip... Bip... ». Cette fois elle garde les yeux bien ouverts. Le Bip s'accélère, une infirmière entre : coup d'œil sur le moniteur et stupéfaction en croisant le regard de Sophie. Elle attrape un interrupteur, une lumière rouge se met à clignoter. « Bonjour mademoiselle, vous m'entendez ? ». Sophie acquiesce. Elle se sent tellement engourdie... Pourtant elle lutte. Elle ne veut pas se rendormir. Elle ne veut pas mais au moindre battement de cil elle est entraînée dans la forêt, dans le froid, le noir, l'humidité. Elle reste un moment méditative, ne veut plus essayer de comprendre mais juste se laisser aller : cette situation, cette réalité lui semble finalement inexistante. Elle n'est pas là. Ça n'existe pas. Ça n'existe pas ! Ses paupières se serrent aussi fort que ses poings. Ça n'existe pas ! Elle ouvre de nouveau les yeux et se retrouve à l'hôpital. Un homme est penché sur elle. Elle lui sourit. « Bonjour Sophie, content de vous voir parmi nous ». Elle essaie de répondre mais les mots ne sortent pas. « chhh, doucement Sophie, vous avez le temps, ça reviendra. Doucement, vous me comprenez ? » Sophie secoue la tête positivement. Elle a le cou comme en coton. « Nous allons prévenir vos parents, tout va bien, rassurez-vous, on s'occupe de tout ». Panique. Ses parents ?! Mais, ils sont morts. Si elle referme les yeux elle va retomber dans le trou. Ses parents... Ce docteur doit confondre. « mmmmm mmmmm » sont les seuls sons qui sortent d'elle. Le docteur lui répond de s'apaiser, que ça va revenir, ça fait longtemps qu'elle dort, tout va s'arranger, ses parents vont arriver.

Elle ne comprend plus rien. Elle s'autorise à dormir, épuisée, se laisse partir... et c'est le noir complet, enfin du repos...

Elle se réveille dans la chambre d'hôpital. Le soleil traverse les stores. Il fait bon. Les draps sont doux, elle a chaud, elle se sent sécurisée. Elle sourit de bien-être et regarde autour d'elle. Dans un fauteuil, une femme la veille. Ce n'est pas une infirmière. Cette femme lève la tête et Sophie reconnaît sa mère. Les larmes envahissent ses yeux. « mmmm mmmmmaman ? ». La femme aussi pleure, se lève et accourt au chevet de sa jeune fille. « Oh ! ma chérie ! » Souffle-t-elle en prenant Sophie dans ses bras. En pleine confusion, Sophie glisse « suis-je morte ? ». sa mère desserre son étreinte « non, bien sûr que non ma chérie ! Tu reviens de loin mais bien vivante ». Sophie lui demande de lui raconter. Le peu de paroles et toutes ces émotions l'ont épuisée, mais elle veut savoir. Elle veut comprendre. Remettre tout ça en place. Sa mère refuse. Sans l'aval du médecin elle ne peut rien dire. Il faut qu'elle remette elle-même les choses en place.

Mais il va arriver. Tout le monde est là pour l'aider. Tout le monde ? Pourquoi ne peut-elle pas savoir alors ?

A peine a-t-il posé un pied dans la pièce que Sophie interpelle le médecin « que s'est-il passé docteur ? Où est Delage ? Et Léo ? Pourquoi, comment mes parents sont vivants ?... » Le médecin l'interrompt, lui demande de patienter, que toutes les réponses arriveront en temps et en heure mais pour l'instant il lui fait un bilan de l'état cérébral de sa patiente. « Mais je ne suis pas folle ! ». Le médecin la rassure. Evidemment qu'elle ne l'est pas mais vu ce qu'il lui est arrivé, il est possible qu'il reste quelques séquelles. Le fait même de sa lucidité est épatant. « Ah » termine Sophie. L'homme s'assied, sort son beau stylo, et commence l'interrogatoire : Nom, prénom, date de naissance, âge, date du jour etc.... Perte de temps, pense Sophie. Mais elle répond. Le médecin satisfait mais perplexe sort en précisant qu'il revient dans un instant avec son collègue. Sophie en profite pour se reposer, les yeux dans le vide.

Il revient en effet plus tard, accompagné d'un vieil homme « spécialiste dans les problèmes de ce type ». « Les enlèvements ? » demande Sophie. Le médecin lui répond alors que non, elle n'a pas été enlevée et va lui exposer ce qui s'est passé. Sophie s'emballe : comment ça, pas enlevée, il n'a pas conscience de son calvaire on dirait ! Elle hurle, hystérique et désarçonnée. Le médecin bippe, un infirmier entre, la pique, la calme.

« Maintenant on est prêt, dit le médecin. Ecoutez-moi, vous me poserez les questions a la fin : Vous êtes arrivée aux urgences il y a deux ans, suite à un accident de voiture, en compagnie de vos parents, grièvement blessés tous les trois. Vous n'auriez pas été avec eux, ils seraient surement morts car vous avez une grande part dans leur sauvetage. Seulement vous avez pris un coup exceptionnellement fort au niveau de la boite crânienne, entraînant une hémorragie, vous plongeant dans le coma. Un coma profond dont vous ne vous êtes réveillée qu'hier, nos pronostique étant différents de la réalité car nous pensions ne jamais vous voir en sortir. Vous semblez ne pas avoir d'extrêmes séquelles, hormis ce décalage temporel. Vous n'avez pas 26 ans mais 17. Ceci dit votre discours est extrêmement cohérent et tous les détails de votre histoire, même s'ils sont fictifs, sont vraiment bien encastés. Nous allons vous garder quelques temps avec nous, que vous intégriez ces nouvelles données et aussi afin de vérifier que votre cerveau n'ait pas été endommagé et ne provoque pas chez vous ces crises de schizophrénie. »

17 ans. Schizophrène. « Laissez-moi. ». Sophie n'assimile pas vraiment ce qui se passe. Elle ne comprend pas. Ces deux dernières années captive n'existent pas. Ses souvenirs non plus. Elle a donc suivi ses parents cette fameuse soirée de leur mort. Toute la suite est pure invention de son esprit. Mais pourquoi a-t-elle la sensation d'avoir vécu tout ça. Pourquoi trouve-t-elle ses 17 ans loin derrière ? Comment une gamine a pu s'inventer toute ces histoires ? Ça lui donne la nausée. Elle va trouver un miroir pour se voir, déjà, ça l'aidera a mieux se reconnaître. Elle essaie de se lever. Impossible. Ses jambes ne répondent pas. Panique. Elle appelle. Une infirmière entre, pleine de douceur dans le regard. Sophie lui explique pour ses jambes. L'infirmière la rassure, c'est normal, ça devrait passer, pour le moment il est trop tôt pour se prononcer. DEVRAIT !? Sophie se voit condamnée, sur un fauteuil, pleure, maudit Delage, se rappelle qu'il n'existe pas, pleure encore plus fort. L'infirmière, un peu décontenancée, est soulagée de voir les parents de Sophie arriver. Ils accourent à son chevet et l'enlacent tendrement. Elle se laisse aller, pleure, dans les bras de ses parents retrouvés. Elle se sent perdue. Elle ne sait plus.

Calmée, elle regarde affectueusement ses parents. Ils sont tellement soulagés, heureux, de la voir réveillée. Elle va se reconstruire, elle en est sûre, elle va y arriver. Ses parents veulent lui présenter un homme qui les a beaucoup aidés à traverser cette épreuve, un simple assureur qui fait tout depuis le début pour alléger leurs souffrances. Sans son soutien ils auraient peut-être même abandonné l'assistance respiratoire dont Sophie avait besoin à un moment donné, tellement ils désespéraient de la voir se réveiller et les médecins faisaient pression sur eux... Sophie accepte de le rencontrer... ce n'est pas en restant éloignée du monde qu'elle va s'y réintégrer. En plus il est souvent passé la voir paraît-il... En attendant son arrivée, papa est parti l'appeler, elle veut se voir. Sa mère lui donne un miroir. Stupeur : oui, elle n'a bien que 17 ans. Mais elle fait bien mature. Son père revient. Léopold va arriver d'ici un petit quart d'heure. Léopold. Léopold. Non, mais ce n'est pas vrai. Sophie sourit, elle n'ose espérer que se soit possible. « Léopold ? C'est l'assureur ? » Bien sur que c'est l'assureur, qui d'autre ?

A son entrée, le cœur de Sophie est tout prêt à exploser. Elle se sent rouge, elle doit surement l'être. Elle bredouille un « bonjour » inaudible, Léo est bien SON Léo. Mais le sait-il ? « Bonjour Sophie, nous nous sommes fait beaucoup de soucis pour vous, mais j'étais persuadé que vous reviendriez parmi nous ». Il s'approche, lui caresse doucement les cheveux et demande à être un moment seul avec. Cet homme a bien 27 ou 30 ans. Mais qu'il est beau. Les parents sortis il prend la parole : « Sophie, tu dois être complètement perdue, mais je suis là pour t'aider. Tu as fais un pas dans le domaine du possible, mais tes parents sont vivants. Tu te souviens de choses douloureuses qui même si elles ne semblent pas s'être passées font partie de toi. Je suis là pour toi. Je me souviens aussi. Et ce que je ne sais pas, tu me le raconteras ? ». En guise de réponse, Sophie lui tend les bras. Elle pleure, mais cette fois de soulagement. C'est bien son Léo,

avec tout l'amour du monde au fond des yeux. C'est bien son histoire, et il la reconnaît. C'est un autre commencement. Elle va s'appliquer à rendre l'histoire merveilleuse.

FIN